

PÉDAGOGIE FREINET EN PHILOSOPHIE

(ESSAI DE BILAN D'UN PREMIER TRIMESTRE)

P. CLANCHE

L'application stricte de la pédagogie Freinet en classe de philosophie pose apparemment des problèmes théoriques insurmontables ; essayons de les résumer brièvement :

— *Problème de l'expression libre.*

Il y a, apparemment, un fossé infranchissable entre les préoccupations quotidiennes d'un adolescent de 18 ans et les questions figurant au programme officiel de la classe de philosophie. Autrement dit, le texte libre philosophique peut sembler une aimable loufoquerie.

— *Problème de la conceptualisation et de la rigueur philosophique.*

A supposer qu'un élève se donne spontanément une problématique philosophique, il semble encore incapable de la conceptualiser d'une manière rigoureuse. Autrement dit le discours philosophique n'est pas n'importe quel discours, on ne devient pas du jour au lendemain de petits platoniciens ou de petits kantians.

— *Problème du vocabulaire.*

Il y a un vocabulaire spécifique de la philosophie ; ce vocabulaire s'ap-

prend ; il faudrait se familiariser avec lui avant de pouvoir se lancer dans une lecture personnelle des grands philosophes.

— *Problème des « bases ».*

De même qu'en mathématiques il y aurait des bases sans lesquelles on ne pourrait faire de la mathématique, de même en philosophie il y aurait des bases d'un autre style ; ces bases seraient, en gros, une certaine tournure d'esprit dite « philosophique » ; cette tournure d'esprit étant par définition totalement étrangère à l'élève entrant en classe de terminale, c'est au professeur, et à lui seul, d'inculquer ce prétendu esprit philosophique qu'un quart de la classe « découvrira » au bout d'un mois, un autre quart à la fin du premier trimestre et la moitié jamais, se contentant de restituer avec plus ou moins de bonheur le cours du professeur ou le manuel dont il a fait l'emplette en début d'année.

En conclusion on ne peut pas devenir philosophe tout seul et d'un seul coup.

Nous ne discuterons pas ces arguments d'un point de vue *théorique* (bien que sur ce plan ils soient hautement contestables et relèvent pour la plupart de l'arbitraire), nous essaierons plutôt de montrer comment ils tombent un à un, sous le coup de la pratique quotidienne.

Nous avons tenté dans notre classe, une terminale B de 30 élèves (5 heures de philo par semaine), d'articuler toute notre pédagogie, non pas autour de présupposés pédagogiques abstraits, mais autour d'outils et d'institutions concrets.

Les voici présentés brièvement parce que maintenant bien connus de tous.

— *Le texte libre écrit* servant de base à toutes nos recherches de groupe.

— *Le travail libre par groupe* sur des textes philosophiques.

— *Le limographe* permettant à chaque groupe d'« inscrire » sa pensée et de la diffuser au même titre que la « pensée » des auteurs de manuels.

— *Le magnétophone* qui non seulement permet l'enregistrement de débats publics mais surtout stimule ce débat :

1. en valorisant *toute* parole comme parole inscrite,

2. en ordonnant le débat lui-même ; le magnétophone centre le discours et empêche sa banalisation.

— *La correspondance* inter-classes (échange de textes libres, travaux de groupes, bandes magnétiques). Cette correspondance se révèle extrêmement motivante.

— *Le plan de travail individuel* auquel les élèves joignent leurs fiches de lectures personnelles et qui permet à chacun de s'exprimer très librement

sur son propre travail et celui de la classe.

— *L'assemblée générale* (alias conseil de coopérative) qui a lieu officiellement au début de chaque quinzaine mais peut se tenir dès qu'un problème grave d'organisation se fait sentir. Sa durée est variable (entre 15 minutes et deux heures).

Voici maintenant très schématiquement le déroulement d'une période de travail.

Nous commençons par l'élection d'un président de quinzaine. Celui-ci sera chargé :

1. de veiller au respect des décisions prises en assemblée générale et de l'emploi du temps ;

2. de « présider » les assemblées générales et de diriger les débats.

Ensuite nous répartissons le travail sur les 10 heures de la quinzaine.

Voilà pour l'aspect formel ; pour ce qui est du contenu du travail la description est beaucoup plus délicate. Prenons une période type dont la longueur varie avec la richesse et la difficulté du thème.

— *Lecture des textes libres* écrits par les élèves de la classe ou envoyés par les correspondants ; discussion libre sur le contenu et l'intérêt des textes. Certains textes sont intéressants mais n'appellent pas de développements précis ; dans ce cas, s'il s'agit de textes de correspondants, un petit groupe se forme pour envoyer une bande réponse assez rapide (10 à 15 minutes). D'autres textes ont un intérêt moins immédiat mais soulèvent des problèmes dont les élèves sentent confusément la portée philosophique en même temps que leurs maladresses, voire leurs contradictions. A ce moment

c'est moi qui intervins pour dégager nettement ce que je crois être la ou les perspectives philosophiques du texte (je ne prétends pas pratiquer une non-directivité fumeuse qui ressemblerait plus à une démission sado-masochiste qu'à une véritable pédagogie active). L'important pour moi n'est pas de ne pas intervenir, mais d'intervenir, de jouer mon rôle dans ce qui advient dans la classe. Je me voudrais médiateur entre les élèves et la philosophie, ni « professeur-de-philosophie » ni « observateur-de-ce-qui-se-passe ».

— *Election d'un ou plusieurs thèmes de travail* ; cette élection est très souple et a pour seule fin de dégager un consensus. Si un thème unique est élu j'indique moi-même (est-ce une hérésie?...) les lectures à faire ; à partir de ces indications, les élèves forment des petits groupes de travail dont le nombre et la composition sont très variables. Si des élèves (c'est fréquent et à mon avis rassurant) ne se sentent attirés par aucun des groupes de travail, ils se donnent spontanément un sujet de travail et viennent me demander conseils et indications bibliographiques.

— *Travaux de groupe*. Les élèves travaillent seuls sur les textes. J'interviens sur leur demande ou si je vois un groupe flancher. Chaque groupe a un secrétaire ; une fois les lectures terminées, chaque groupe rédige un texte qui sera tiré au limographe, distribué à l'ensemble de la classe et envoyé aux correspondants.

Je n'interviens jamais dans la rédaction du texte, c'est le leur. Cette phase de rédaction est capitale car elle conditionne rétrospectivement tout le travail :

* Elle entraîne les élèves à la conceptualisation.

* Elle valorise leur travail en l'inscrivant et surtout en le rendant transmissible.

* Elle fait du travail une production (à la fois valeur d'usage — interne à la classe —, et valeur d'échange — correspondance —).

— *Mise en commun des travaux*. Cette phase est la plus vivante. Chaque groupe présente son travail, les autres questionnent, objectent, discutent. Se pose alors pour moi le problème de l'intervention... Que je doive demander la parole au président de quinzaine limité un peu ma démangeaison verbale. En fait, moins j'interviens, plus on demande mon avis et... vice versa.

Le style (qui va en s'améliorant) de ces séances est tel qu'elles ne sont pas jusqu'à présent tombées dans deux écueils tout aussi détestables :

* Exposé traditionnel (= cours mal fait).

* Discussion de salon (= débat de députés à la TV).

Après la description qui précède, on se ferait à tort une image idyllique du fonctionnement de la classe ; dans la réalité ce n'est pas toujours aussi simple. Mais ce n'est pas le lieu de commencer des jérémiades sur le conditionnement des élèves ou leurs soudaines apathies. Mieux vaut tenter de donner de ce premier trimestre un bilan subjectif, et pour cause, puisque dans l'affaire, je suis juge et partie.

PASSIF

1. Certaines séances en petits groupes ou en assemblée générale sont très décevantes, voire déprimantes.

2. Il y a trop de lenteurs dans l'approvisionnement en textes, le tirage des textes, la correspondance.

3. On passe beaucoup de temps sur chaque thème et les punaises plantées en face de chaque rubrique correspondante du programme officiel ne gagnent guère du terrain ; ceci suscite d'ailleurs assez peu d'anxiété dans la classe.

4. L'expression libre écrite n'est pas encore libérée ; les élèves écrivent des textes sur des textes, peu de textes directs, personnels ; eux-mêmes avouent n'écrire que des « pré-textes ».

Toutefois en fin de trimestre à l'occasion d'un devoir surveillé, j'ai proposé à la demande de la classe trois sujets classiques plus la possibilité d'un sujet (je ne dis pas texte) libre. La moitié de la classe a rejeté les sujets classiques et a fait des textes qui, sous une apparente structure de devoirs, semblent bien être des réflexions personnelles libres. Peut-être est-ce un début.

ACTIF

1. *Un climat de travail très agréable.*
Je rentre dans ma classe avec plaisir et j'ose croire que la réciproque est vraie du côté des élèves.

2. *Une attitude nouvelle des élèves*

— Devant la philosophie. Ce n'est pas une matière abstraite que l'on subit mais un ensemble de textes qui permettent aux élèves d'approfondir et de questionner leur propre pensée.

— Devant les textes philosophiques. Les élèves n'ont pas devant les textes cette attitude de mépris amusé que

l'on voit trop souvent. Les textes, même difficiles, ne leur parlent pas une langue étrangère. Le vocabulaire est perçu comme un outil technique qu'ils découvrent sans pousser de hauts cris au fur et à mesure de leurs lectures.

3. *Un assez bon niveau des textes produits* qui dénote une compréhension honnête des textes lus. Ceci est confirmé par la manière dont les élèves défendent devant la classe les auteurs qu'ils ont lus.

4. *Les élèves prennent progressivement conscience de l'expérience qu'ils vivent et se sentent responsables de la vie de la classe.* Ils sont capables d'un certain recul qui leur permet à la fois d'être dans l'institution et de se rendre compte que c'est d'eux que dépend cette institution. Ils comprennent en le vivant, le rapport instituant-institué.

CONCLUSION

La question finale n'est pas d'apprécier le bilan mais de savoir comment continuer et ne pas tomber dans une nouvelle scolastique. Pour le moment j'ai essayé de singer avec plus ou moins de bonheur ce qui se fait depuis longtemps dans le premier degré. Il doit y avoir de nombreuses autres pistes auxquelles je songe très confusément. Mais pour cela il ne faut pas rester isolé, il faut mettre en commun les recherches de tous les collègues sympathisants pour sortir de ce balbutiement. Le congrès de Nice pourrait être à cet égard un lieu de rencontre idéal...

Pierre CLANCHE
E.N. Merignac - 33